

P. 5949

+ 0/4
183

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

DLP 11-5-70 057478

Cahiers
du
MONDE RUSSE
et
SOVIÉTIQUE

3-4



94793

MOUTON & CO

Volume IX

Juillet-décembre 1968

P22
1703

Cahiers
du
MONDE RUSSE
et
SOVIÉTIQUE

3-4



Volume IX

Juillet-décembre 1968

CAHIERS DU MONDE RUSSE ET SOVIÉTIQUE

Vol. IX - 3-4

ARTICLES

- A. SOLOVIEV, Une salle de festin dans les fouilles de Ladoga. 257
- Simone BLANC, Histoire d'une phobie : Le *Testament de Pierre le Grand*. 265
- J. FRANKEL, Volontarisme, maximalisme : Le Groupe *Osvo-boždenie truda*. 1883-1892. 294
- A. E. SENN, Les révolutionnaires russes et l'asile politique en Suisse avant 1917. 324
- A. BESANÇON, Fonction du rêve dans le roman russe. 337
- Judith STORA, Pasternak et le judaïsme. 353
- Claudine AMIARD-CHEVREL, Le théâtre et le peuple en Russie soviétique de 1917 à 1930. 365

BIBLIOGRAPHIES

- M. D. STURDZA, Bibliographie d'un réquisitoire : La Russie vue par la presse parisienne. Juillet 1848-juillet 1859. 386
- Monique ARMAND, Les fonds russes dans les bibliothèques suisses. 437
- Marianne SEYDOUX, Thèses concernant la Russie et l'U.R.S.S. soutenues en France en 1967. 451

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

*

MANUSCRITS

Les manuscrits non retenus restent pendant un an à la disposition de leurs auteurs qui peuvent soit les reprendre aux bureaux de la revue, soit en demander le renvoi par la poste à leurs frais.

Passé le délai d'un an, les manuscrits non retenus ne sont pas conservés.

L'École Pratique des Hautes Études recommande aux auteurs de garder toujours un double de leurs manuscrits, et déclare dégager sa responsabilité au cas où l'un de ceux-ci viendrait à s'égarer.

Les opinions émises dans les articles publiés par les *Cahiers du Monde russe et soviétique* engagent la seule responsabilité de ceux qui les expriment. La Rédaction ne peut en aucun cas en être tenue responsable.

Tout auteur déposant un manuscrit est réputé avoir pris connaissance de ces dispositions et les accepter.

Toute la correspondance, manuscrits, livres et périodiques, doit être adressée aux *Cahiers du Monde russe et soviétique*, École Pratique des Hautes Études, Division des Aires Culturelles, 20, rue de La Baume, Paris (8^e).

*

VENTES ET ABONNEMENTS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements peuvent être souscrits auprès de votre libraire habituel ou, à défaut, directement auprès des Éditions Mouton & C^{ie}. Les abonnements partent du premier fascicule de l'année en cours.

Prix de l'abonnement d'un an (4 numéros)

France	50,00 F	Étranger	60,00 F
--------------	---------	----------------	---------

Les prix sont susceptibles de modifications sans préavis.

Pour les abonnements souscrits en France, adresser toute correspondance, commande, etc., aux Éditions Mouton & C^{ie}, 15, rue Lobineau, Paris (6^e). Les abonnements sont payables par chèque bancaire libellé à l'ordre des Éditions Mouton & C^{ie}, par chèque postal (C.C.P. Paris 5067-96) ou par virement bancaire adressé au Crédit Commercial de France, Agence Saint-Germain, 2, carrefour de l'Odéon, Paris (6^e), compte n° 219479.

Pour les abonnements souscrits à l'étranger, adresser toute correspondance aux Éditions Mouton & C^{ie}, Département des Périodiques, Boîte postale 1132, La Haye, Pays-Bas. Les abonnements sont payables par chèque bancaire libellé à l'ordre des Éditions Mouton & C^{ie}, par chèque postal (C.P. 473950, Mouton & C^{ie}, La Haye, Pays-Bas) ou par virement bancaire adressé à Pierson, Helling & Pierson, La Haye, Pays-Bas, ou à Deutsche Bank AG, 53, Bonn, République Fédérale d'Allemagne, Konto Nr. 0642769. Les bons Unesco sont également acceptés.

VENTES AU NUMÉRO

Prix de vente au numéro

France	15,00 F	Étranger	18,00 F
--------------	---------	----------------	---------

Les numéros peuvent être obtenus par votre libraire habituel ou, à défaut, pour la France, auprès des Éditions Bordas, Département Mouton, 189, avenue du Maine, Paris (14^e); pour l'étranger, auprès des Éditions Mouton & C^{ie}, B.P. 1132, La Haye, Pays-Bas.

Printed in France

VOLONTARISME, MAXIMALISME : LE GROUPE OSVOBOŽDENIE TRUDA

1883-1892

Jusqu'à ces dernières années, le marxisme était présenté par la plupart des historiens occidentaux comme une doctrine radicalement opposée au populisme révolutionnaire russe. On en donnait pour preuve que Plehanov et son Groupe *Osvoboždenie truda* (Libération du travail) avaient dû, en se ralliant au déterminisme économique de Marx, rejeter point par point l'idéologie de *Zemlja i Volja* et de *Narodnaja Volja*.

Pour les populistes — si l'on s'en tient à cette thèse courante —, le capitalisme n'était encore en Russie qu'une faible plante à l'avenir incertain, tandis que pour les marxistes il était profondément enraciné. La commune paysanne, que les populistes considéraient comme le fondement de la future société socialiste, était décrite par les marxistes comme une communauté en voie de décomposition rapide, divisée irrémédiablement en riches et pauvres. Pour les populistes, la Russie était un cas d'exception, et son destin était de passer directement du féodalisme au socialisme, tandis que pour les marxistes elle n'était qu'un pays tard venu au stade capitaliste de l'histoire européenne. Le prolétariat, dont l'importance était secondaire dans la pensée populiste, était présenté par les marxistes comme la seule véritable classe révolutionnaire. Les populistes, groupe fermé de « conspirateurs », considéraient la terreur comme la principale arme révolutionnaire ; les marxistes, eux, persuadés que le prolétariat devait faire sa propre révolution, condamnaient la terreur et exigeaient la patiente préparation d'une action consciente et organisée des masses. Les populistes rêvaient d'un coup d'état socialiste dans un très proche avenir ; les marxistes répliquaient avec force que s'emparer du pouvoir prématurément, c'est-à-dire au stade bourgeois du développement social et économique, serait un suicide pour les socialistes ; une étape prolongée de démocratie parlementaire était nécessaire avant la révolution socialiste.

En bref, les populistes croyaient profondément que l'histoire pouvait être modelée par la volonté humaine — ils étaient volontaristes —, et donc que la prochaine révolution serait socialiste — ils étaient maximalistes —, tandis que la doctrine marxiste s'appuyait sur les lois objectives de l'évolution sociale et économique, se fiait à leur efficacité malgré leur possible lenteur. Pour illustrer de façon frappante la manière dont les historiens occidentaux ont eu tendance à présenter cette opposition simpliste, on se référera à l'analyse d'Isaac Deutscher dans son *Staline : Une biographie politique*.

« Plehanov fit le calcul optimiste que l'industrialisation capitaliste était sur le point d'envahir la Russie et de détruire ses structures patriarcales et féodales ainsi que les communes rurales rudimentaires sur lesquelles les *narodniki* voulaient asseoir leur socialisme. Une classe ouvrière industrielle et urbaine, pensait-il, était sur le point de se développer en Russie et y lutterait, de même qu'en Europe occidentale, pour un socialisme industriel. L'idée d'un socialisme rural typiquement slave qui sortirait directement du féodalisme était utopique [...] Au désaccord sur le fond s'ajoutait une controverse sur la tactique à suivre [...] Les marxistes récusaient toutes les méthodes terroristes [...] Ils plaçaient leurs espoirs dans le prolétariat industriel qui devait exercer contre l'autocratie une action de masse ; mais comme le prolétariat était encore numériquement beaucoup trop faible pour agir, ils n'avaient d'autre solution que d'attendre du développement de l'industrie la constitution de solides bataillons d'ouvriers. En attendant ils ne pouvaient que faire de la propagande, rallier de nouvelles recrues au socialisme, organiser des groupes décentralisés de gens de même opinion. »¹

Jusque-là, donc, tout est net et tranché. Mais les rectifications, les réserves formulées ces dernières années ont conduit à nuancer une opposition aussi absolue. Ce mouvement de réexamen eut sans doute pour point de départ la publication par Solomon Schwarz et par Richard Pipes d'études où chacun mettait en évidence le fait, jusqu'alors négligé, que Marx et Engels avaient d'un commun accord concédé aux populistes que la Russie pouvait passer directement du féodalisme à un ordre social communiste, que la commune paysanne pouvait servir de support à cette transformation fondamentale, que l'intelligentsia socialiste pouvait bien, à elle seule, renverser le tsarisme, et même s'emparer du pouvoir, sans conséquences fâcheuses². Bien entendu, l'attitude négative prise par Marx et par Engels à l'égard des marxistes russes des années 1880 ne suffit pas à remettre totalement en cause l'idée d'une opposition entre les idéologues marxistes

1. I. Deutscher, *Stalin : A political biography*, Londres, 1961, pp. 28-29 (1^{re} éd. 1949).

2. S. M. Schwarz, « Populism and early Russian marxism on ways of economic development of Russia », in E. J. Simmons, ed., *Continuity and change in Russian and Soviet thought*, Cambridge, Mass., 1955, pp. 40-62 ; R. Pipes, « Russian marxism and its populist background », *Russian Review*, oct. 1960, pp. 316-337.

et populistes en Russie. Que Marx ait encouragé *Narodnaja Volja* et qu'Engels ait critiqué le traité marxiste le plus important écrit par Plehanov, « Nos divergences » (Naši raznoglasija), pouvait signifier simplement qu'intéressés à la chute du tsarisme à n'importe quel prix, ils avaient choisi de rester neutres dans la querelle qui opposait les deux camps, ou même qu'ils avaient choisi de prendre parti pour les populistes contre leurs propres disciples. « Il est tout à fait impossible de décider, conclut Pipes, si — en ce qui concerne la Russie — Marx lui-même fut marxiste ou populiste¹ ». Et Schwarz va encore plus loin : « Nous ne pouvons éviter de conclure que Marx prit parti pour les conceptions populistes [...], essentiellement d'après l'interprétation qu'en avait donnée Černyševskij. »²

Le réexamen ne s'arrêta pas là. Dans des ouvrages récents, John Keep et Samuel Baron soulignent que le Groupe *Osvoboždenie truda* avait, au moins dans ses premières publications, défendu de nombreuses thèses considérées traditionnellement comme propres au populisme³ : direction du mouvement par l'intelligentsia révolutionnaire, organisation du Parti selon des principes de société secrète, adoption de méthodes « jacobines », idée qu'en Russie le prochain régime bourgeois serait renversé avant d'avoir pu se consolider ; tous ces principes avaient rejoint, tant bien que mal, dans le programme du Groupe les thèses marxistes qui lui étaient plus habituelles.

Les rapports entre le populisme et le marxisme en Russie apparaissent donc comme beaucoup plus complexes qu'on ne le prétend généralement. Et un examen des travaux sur les débuts du marxisme russe publiés en U.R.S.S. dans les années 20 (aux beaux jours de l'historiographie soviétique) n'aide guère à dissiper les équivoques. Une école, par exemple, représentée par F. Bystryh et V. Rahmetov tendait alors, comme la plupart des historiens de l'Occident et de l'émigration, à reconnaître nettement dans le Groupe les précurseurs du menchevisme⁴. Après tout, le Groupe avait considéré « la représentation populaire et le suffrage universel comme la voie la plus sûre vers le socialisme », et Aksel'rod en particulier était de toute évidence acquis à l'idée menchevique de la démocratie comme fin en soi⁵. Par

1. *Russian Review*, *ibid.*, p. 322.

2. E. J. Simmons, *op. cit.*, p. 53.

3. J. L. H. Keep, *The rise of social democracy in Russia*, Oxford, 1963, pp. 22-26 ; S. H. Baron, *Plekhanov : The father of Russian marxism*, Londres, 1963, pp. 112-116.

4. F. Bystryh, « Ob agrarnoj programme gruppy ' Osvoboždenie truda ' » (A propos du programme agraire du groupe ' Libération du travail '), *Proletarskaja revoljucija*, 5 (88), 1929, pp. 60-94 ; V. Rahmetov, « K voprosu o men'shevistskikh tendencijah v gruppe ' Osvoboždenie truda ' » (Contribution à la question des tendances mencheviques au sein du groupe ' Libération du travail '), *Proletarskaja revoljucija*, 9 (80), 1928, pp. 26-56.

5. V. Rahmetov, *ibid.*, p. 33.

contre, Vaganjan a consacré une grande partie de sa longue biographie de Plehanov à montrer, par de constantes références à ses écrits, qu'on trouve déjà chez Plehanov tous les éléments « maximalistes » et « jacobins » de la pensée de Lénine¹. En résumé, si Marx, dans les affaires russes, n'était pas « marxiste », le Plehanov décrit par Vaganjan et, à un moindre degré, par Baron et Keep n'était certainement pas « plehanoviste » dans le sens habituel du terme.

Mais devons-nous accepter tel quel ce paradoxe ? Pouvons-nous nous contenter d'expliquer les déviations du Groupe et de l'idéologie de Plehanov comme des inconséquences ? Ne devons-nous pas plutôt réviser complètement notre façon de comprendre ce que Plehanov et ses disciples voulaient dire ? Sans aucun doute, ils ne donnèrent pas toujours la preuve de cette maîtrise logique et de cette acuité de réflexion dont ils se vantaient.

« Plehanov — écrit John Keep — était engagé dans un conflit opposant sa tête et son cœur. Sa raison lui montrait que les travailleurs russes n'étaient pas à la veille de parvenir au niveau des travailleurs occidentaux, ni en nombre ni en expérience. Mais son cœur exigeait l'assurance que la terre promise du socialisme n'était peut-être pas, après tout, si éloignée. »²

Ou encore, comme dit Baron :

« Il est évident que le système de Plehanov comprenait à la fois des éléments de volontarisme et de déterminisme qu'il ne parvenait pas à concilier [...] ; bien qu'il en fût lui-même conscient, il n'était pas parvenu à soumettre sa volonté révolutionnaire aux exigences de l'évolution historique telle qu'il la concevait. »³

On peut dire sans aucun doute que le populisme du Groupe correspond, avec ses faiblesses, à cette période de transition où *Narodnaja Volja* continuait de représenter une force et où les marxistes en étaient encore à se chercher. Le principal historien du marxisme dans les années 20, V. I. Nevskij, a insisté sur cet aspect et expliqué qu'il fallut plusieurs années aux membres du Groupe qui avaient été populistes pour se libérer de leurs anciens préjugés. « Le Groupe — écrit-il — ne conçut pas son programme d'un seul et unique élan. »⁴ La même idée, avec une argumentation différente, a été développée par Plehanov lui-même quelque trente ans après la fondation du Groupe. En 1883-1884, explique-t-il, le Groupe avait adopté explici-

1. V. Vaganjan, *G. V. Plehanov : Opyt harakteristiki social'no-političeskih vozzrenij* (*G. V. Plehanov : Étude des conceptions sociales et politiques*), Moscou, 1924.

2. J. L. H. Keep, *op. cit.*, p. 23.

3. S. H. Baron, *op. cit.*, p. 115.

4. V. I. Nevskij, « Gruppy ' Osvoboždenie truda ' » (Le groupe ' Libération du travail '), in V. I. Nevskij, ed., *Istoriko-revoljucionnyj sbornik (Recueil sur l'histoire de la révolution)*, Leningrad, 1924, II, p. 45.

tement certaines thèses populistes, auxquelles ses membres eux-mêmes ne croyaient pas, afin de gagner au marxisme tous ceux qui s'étaient ralliés à *Narodnaja Volja*. « Pour pouvoir répandre nos idées — écrivait-il en 1910 —, nous nous sommes placés à leur point de vue. »¹

Toutefois, même en faisant la part du compromis et des inconséquences, ce serait assurément une erreur de ne pas retenir comme une explication au moins aussi importante l'engagement idéologique délibéré. David Rjazanov estimait fort justement en 1903 que les idées populistes qui apparaissent dans les premiers travaux du Groupe, celles-là même qu'on a tendance à juger étrangères et contradictoires, devraient plutôt être considérées comme partie intégrante de la pensée marxiste russe à son apogée². Pendant les dix premières années de son existence, suggère cet auteur, le Groupe s'efforça avant tout d'adapter les catégories marxistes aux particularités de la vie russe, et il en résulta que leur analyse ne fut jamais plus réaliste ni plus efficace ; lorsque plus tard ils tentèrent d'« universaliser » le marxisme russe, ils affaiblirent le mouvement, lui faisant perdre de vue son environnement national.

Il faut, bien évidemment, poser ici un certain nombre de problèmes afin d'examiner dans quelle mesure la dualité d'inspiration du Groupe fut tout simplement fortuite, sans rapport avec son marxisme, et dans quelle mesure elle lui fut essentielle, nécessaire. Comment le Groupe put-il — s'il y réussit jamais — concilier les idées populistes avec les notions tirées d'une philosophie évolutionniste et déterministe ? Quelles idées furent rejetées, quelles autres retenues et développées ?

De tous les dogmes « volontaristes » qui trouvèrent place dans l'arsenal idéologique du Groupe, la défense du terrorisme est à la fois le plus curieux et le plus accessoire. Plehanov avait finalement rompu avec *Zemlja i Volja* en 1879 par suite de son opposition au terrorisme. L'extraordinaire succès de *Narodnaja Volja* et le lamentable échec de son *Černyj Peredel* l'amènèrent par la suite à modifier son intransigeance première, mais il ne put jamais considérer de gaieté de cœur l'attentat comme une arme politique. Et pourtant le premier programme du Groupe, présenté en 1884, déclarait qu'à propos de la campagne d'attentats il n'était pas en opposition de principe avec *Narodnaja Volja*, qu'il « voyait dans le terrorisme une

1. G. V. Plehanov, « Polemičeskaja bespomoščnost', ili serdit, da ne silen » (La faiblesse polémique...), in G. V. Plehanov, *Sočinenija* (Œuvres), éd. D. Rjazanov, Moscou, 1923-1927, XIX, p. 242 (cité *infra* : *Sočinenija*).

2. N. Rjazanov (pseudonyme de D. V. Gol'dendah), *Materialy dlja vyra-
botki programmy* (Matériaux pour l'élaboration d'un programme). 2 : *Proekt
programmy 'Iskry'* (Projet de programme d'Iskra), Genève, 1903, pp. 4-12,
100-104.

arme essentielle contre l'absolutisme gouvernemental »¹. Cette déclaration laconique était loin d'exprimer l'enthousiasme, mais, même sous cette forme, elle allait bien plus loin dans le sens d'un accommodement avec *Narodnaja Volja* que le programme élaboré à Saint-Pétersbourg à la fin de 1884 par le groupe de Blagoev, ou parti des sociaux-démocrates russes, qui condamnait l'attentat politique, le considérant comme tout à fait secondaire.

« De la terreur politique comme moyen d'obtenir des concessions du gouvernement — lit-on dans le programme de Blagoev — nous devons dire qu'elle ne peut être considérée comme efficace dans les conditions actuelles, alors qu'il n'existe aucune organisation solide d'ouvriers pour revendiquer les coups portés. »²

Sans doute fut-ce une heureuse surprise pour le Groupe de découvrir en Russie des formations révolutionnaires actives qui donnaient la priorité à la constitution d'un mouvement ouvrier puissant et rejetaient le terrorisme. Cela encouragea probablement Plehanov, lorsqu'il composa un nouveau programme en 1885, à résoudre le problème en passant tout simplement sous silence la campagne d'attentats. Le programme de 1885 affirmait sans équivoque que l'arme de base des révolutionnaires était « l'agitation dans la classe ouvrière » ; le terrorisme n'était plus évoqué que comme un sous-produit accidentel de la révolution elle-même³. Plus tard, Plehanov dut expliquer que dans les mains des révolutionnaires l'attentat était une arme parfaitement légitime, mais dont on ne devait pas faire usage dans des conditions normales, de peur de détourner l'attention du but principal : l'organisation du prolétariat en une

1. G. V. Plehanov, « Programma social-demokratičeskoj grupy ' Osvoždenie truda ' » (Le programme du groupe social-démocrate ' Libération du travail '), 1884, in *Sočinenija*, II, p. 361.

2. « Proekt programmy russkikh social-demokratov » (Projet de programme des sociaux-démocrates russes) (1884), in B. Nikolaevskij, « Programma pervogo v Rossii social-demokratičeskogo kružka » (Programme du premier cercle social-démocrate en Russie), *Byloe*, 13, 1918, p. 48. Dans une lettre à Plehanov et à ses camarades, les *Blagoevcy* opposaient leur attitude fondamentalement négative envers l'assassinat politique à celle du Groupe qui, écrivaient-ils, « proclamait constamment sa sympathie pour la campagne terroriste contre le gouvernement » (*ibid.*, p. 49).

3. « Vtoroj proekt programmy russkikh social-demokratov » (Le second projet de programme des sociaux-démocrates russes) (1885 ?), in *Sočinenija*, II, pp. 402-403. La question de la date de ce deuxième projet de programme présenté par le Groupe a soulevé quelques difficultés. Publié pour la première fois en 1888 et envoyé à l'impression en 1887, il fut apparemment écrit en 1885 en réponse à une requête des *Blagoevcy*. (Cf. N. Sergevskij, « Kogda i po kakomu povodu byl napisan Plehanovym Proekt programmy russkikh social-demokratov ? » (Quand et pour quelle raison fut rédigé par Plehanov le Projet de programme des sociaux-démocrates russes ?), *Proletarskaja revoliucija*, 1 (72), 1928, pp. 85-101.) La date de 1885 fut généralement admise en Union Soviétique, tout de suite après la parution de l'article de Sergevskij, mais elle ne semble pas avoir fait l'objet de discussions plus récentes.

force révolutionnaire. Et en effet, la phase « terroriste » du Groupe était terminée en 1885.

Savoir quel rôle assigner à l'intelligentsia dans la préparation de la révolution à venir, était un problème beaucoup plus complexe. Le Groupe croyait fermement que l'intelligentsia était appelée à remplir dans le mouvement une fonction essentielle parce qu'elle pouvait saisir plus aisément que n'importe quel groupe social les principes du socialisme scientifique. De par sa nature même elle était toute désignée pour guider les ouvriers dans la voie qu'exigeaient les lois historiques. Dans le premier programme du Groupe, cette opinion était exprimée sans détours :

« A l'intelligentsia socialiste revient l'obligation d'organiser les ouvriers et de les *préparer*¹ activement au combat [...] Le Groupe pour la libération du travail est convaincu que non seulement le succès, mais la possibilité même d'un mouvement concerté de la classe ouvrière russe dépendent des efforts qu'accomplira en son sein l'intelligentsia. »²

En même temps, le Groupe ne pouvait ignorer que jusque-là l'intelligentsia socialiste s'était montrée peu disposée à le suivre dans sa démarche marxiste, et c'est pourquoi le programme ajoutait une note prudente : « L'intelligentsia doit d'abord adopter le point de vue du socialisme scientifique contemporain. »³

C'était là, bien sûr, le point crucial. Une intelligentsia prête à appliquer les principes marxistes pouvait accélérer considérablement la marche de la Russie vers ses deux révolutions à venir ; mais une intelligentsia qui refuserait ces principes ne pourrait que troubler les ouvriers et ferait donc perdre une avance naturelle fondée sur les éléments objectifs de l'évolution sociale et économique. Ainsi, il y avait dans l'attitude du Groupe à l'égard de la jeunesse révolutionnaire une profonde ambiguïté : cette jeunesse pouvait être une force potentielle, mais aussi un empêchement majeur, dans la marche de l'Histoire. Le Groupe avait souvent l'amère tentation de se passer des services de l'intelligentsia, velléitaire, capricieuse, peu sûre, et de s'en rapporter aux seules forces du prolétariat urbain, historiquement destiné à jouer un rôle révolutionnaire. Dans le second programme de 1885 le problème fut esquivé ; aucune allusion n'était faite à l'intelligentsia ; on ne précisait pas qui constituerait la direction du Parti. Et là encore les idées du cercle Blagoev influencèrent sans doute la pensée de Plehanov, car le programme des *Blagoevtsy* indiquait clairement qu'un « mouvement du peuple » spontané serait l'élément

1. Souligné dans le texte.

2. « Programma... », *art. cit.*, pp. 360-361.

3. *Ibid.*, p. 361.

décisif et aurait une large action sans dépendre d'aucune haute instance révolutionnaire¹.

Bien qu'en cette occasion le Groupe ait éludé la question, le problème revenait constamment de savoir qui organiserait et dirigerait le mouvement révolutionnaire. De plus en plus déçu par l'apathie de la jeunesse étudiante, le Groupe se tourna fréquemment, à la fin des années 1880, vers « l'intelligentsia ouvrière », espérant découvrir et gagner une nouvelle génération de Halturin et d'Obnor-skij. Les œuvres composées entre 1885 et 1892 sont souvent d'un ton franchement hostile à l'intelligentsia.

« Parmi les révolutionnaires venus de la ' jeunesse intellectuelle ' — expliquait Plehanov aux ouvriers en 1889 — il y a beaucoup de ' messieurs ' qui vont jusqu'à faire des déclarations contre la classe ouvrière. Quelques-uns affirment purement et simplement qu'elle n'existe pas ; d'autres conviennent de son existence, mais disent que tous les ouvriers sont trop bêtes et trop incultes pour qu'il vaille la peine de s'occuper d'eux. »²

Ne serait-il pas plus raisonnable de faire confiance à la classe ouvrière elle-même, ou au moins aux dirigeants qui en sont issus ? A l'inverse des intellectuels, les ouvriers étaient en fin de compte les instruments privilégiés de l'Histoire. « L'ouvrier russe — écrivait Plehanov en 1892 — ne peut être autre chose qu'un Occidental, tout comme l'intellectuel russe ne peut être autre chose qu'un ' isolationniste ' (*samobytnik*) — du moins jusqu'à présent... »³

Ce revirement, prévisible dès le second programme, ne fut cependant ni total ni constant, différant en cela du désaveu du terrorisme. Avec le nouveau ralliement de l'intelligentsia révolutionnaire au mouvement révolutionnaire, dans les années 1890, le Groupe revint, sinon exactement à sa première attitude de 1883-1884, en tout cas à une politique faisant une place centrale à l'intelligentsia. La campagne de la fin des années 1890 contre les progrès du « révisionnisme » et de l'« économisme » aurait difficilement pu être menée à bien sans la participation active de l'intelligentsia « orthodoxe ». Aussi Plehanov pouvait-il écrire désormais que l'intelligentsia, « comme un bacille révolutionnaire, se devait de développer la conscience de classe dans la classe ouvrière »⁴. Pour sa part, Aksel'rod déclarait que le prolétariat russe, « pris dans son ensemble, était trop profondément enfoncé dans la barbarie et l'ignorance générale pour pouvoir, tant qu'il était

1. « Proekt programmy... », *art. cit.*, pp. 46-47.

2. « Ot izdatelej » (Note des éditeurs), *Reč' P. A. Alekseeva* (*Discours de P. A. Alekseev*), Genève, 1889, p. v.

3. Cf. l'introduction de G. V. Plehanov à *Pervoe maja : četyre reči rabočih* (*1^{er} mai : Quatre discours d'ouvriers*), Genève, 1892, p. viii.

4. Cf. l'introduction de G. V. Plehanov à *Vademecum dlja redakcii « Rabočego Dela »* (*Vademecum pour la rédaction du « Raboče Delo »*), Genève, 1900, p. xxxiii.

entre les griffes de l'absolutisme, s'élever au niveau d'une force révolutionnaire consciente par lui-même et sans la moindre aide extérieure »¹. Et Aksel'rod ne se faisait pas faute de rappeler que, pour le Groupe, dans les premières années de son existence, « l'idée d'organiser un parti du travail en Russie était étroitement liée à ces conceptions et à ces objectifs politiques et sociaux, qui animaient alors — comme aujourd'hui — les éléments démocratiques de notre intelligentsia »².

Sur le plan de l'organisation, l'idée que l'intelligentsia servait de guide au prolétariat tendait à impliquer un parti hautement centralisé, gardien des intérêts prolétariens à long terme ; inversement, l'idée que l'Histoire était la force qui conduisait directement le prolétariat, tendait à impliquer un parti plus souple, sensible aux besoins immédiats des prolétaires. Le cercle de Blagoev prit donc soin dans son programme de souligner que le Parti devait être organisé selon des principes de décentralisation, comme les membres du cercle l'écrivaient dans une lettre adressée au Groupe de Plehanov :

« Nous sommes de vrais révolutionnaires socialistes, mais nous fondons notre position sur les seules revendications, réelles et actuelles, formulées par les travailleurs eux-mêmes [...] Une autre caractéristique, touchant à l'organisation elle-même, est que nous nous efforçons de réduire au maximum la centralisation [...] et que nous accordons autant d'indépendance qu'il est possible aux différents groupes et aux individus. »³

En fait nous avons là quelque chose de comparable à ces « groupes décentralisés de gens de même opinion », où Deutscher voit un phénomène particulier à l'interprétation politique de Plehanov. Pourtant, Plehanov lui-même n'a jamais admis le bien-fondé du raisonnement qui voulait que la théorie marxiste, de par sa nature même, exigeât une décentralisation à grande échelle.

Au contraire, le Groupe, dans son programme de 1884, faisait appel à l'intelligentsia pour qu'elle « entreprenne sans délai l'organisation des ouvriers de nos centres industriels [...] en cercles secrets ayant en commun un programme social et politique bien défini »⁴, tandis que le programme de 1885 expliquait que ces cercles secrets devaient être « étroitement reliés les uns aux autres, en une seule unité »⁵. Dans le fond, Plehanov ne changea jamais d'opinion sur l'organisation du Parti. Même quand il avait désavoué le terrorisme

1. P. B. Aksel'rod, *K voprosu o sovremennykh zadachakh i taktike russkikh social-demokratov* (Contribution à la question des objectifs contemporains et de la tactique des sociaux-démocrates russes), Genève, 1898, p. 15.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. « Proekt programmy... », *art. cit.*, p. 51.

4. « Programma... », *art. cit.*, pp. 360-361.

5. « Vtoroj proekt... », *art. cit.*, p. 402.

et désespéré pour un temps de faire jouer à l'intelligentsia un rôle de direction, il était fermement attaché à l'idée d'une centralisation poussée au maximum. Sans doute déclara-t-il en 1892 qu'une secte était très différente d'un parti politique, qu'il fallait à un parti le soutien de la masse et qu'il était du devoir des marxistes russes de développer la secte qu'ils formaient aux dimensions d'un parti ; mais il fit ensuite clairement comprendre que lui-même n'entendait pas par là désavouer ni même infléchir sa vieille conviction que le Parti devait rester, jusqu'au renversement de l'autocratie, étroitement uni, fermé comme une société secrète, et fortement centralisé. « Ce que nous voulons — écrivait-il en 1893 — c'est fonder une organisation mobile et militante sur le modèle de *Zemlja i Volja* ou de *Narodnaja Volja*, une organisation capable d'agir n'importe où et partout, si bien qu'elle puisse ébranler le gouvernement. »¹ En vérité, si nous en jugeons par son programme de 1880, même la section ouvrière de *Narodnaja Volja* était plus marxiste (plus fidèle au prolétariat) que le Groupe dans sa conception de l'organisation. Les *narodovol'cy* aussi parlaient de « cercles secrets d'ouvriers », mais leur programme n'indiquait pas que ces cercles dussent être dirigés par l'intelligentsia ou organisés « en une seule unité »².

Si Plehanov prônait la centralisation, c'est en grande partie parce qu'il était convaincu que le marxisme russe ne pouvait poursuivre qu'un seul but politique dans l'immédiat : le renversement de l'autocratie. Mais comment les sociaux-démocrates des années 1880 envisageaient-ils en fait la prochaine révolution anti-tsariste ? Les *Blagoevcy* expliquaient qu'à leur avis la révolution naîtrait d'une série de conflagrations plus ou moins spontanées qui se propageraient, sans aide ou presque, de village en village et de ville en ville. Dans cette hypothèse, le rôle du Parti devait être strictement auxiliaire.

« Il est impossible de dire — expliquait leur programme — quelle forme prendra le mouvement populaire, mais notre tâche consiste à diriger autant qu'il est possible le cours de la révolution, à guider ses forces [...] en coordonnant la révolution paysanne et le mouvement politique des ouvriers et de l'intelligentsia dans les centres (urbains) [...] l'initiative doit venir de la population elle-même. »³

Prévoyant que des vagues d'agitation et de violence populaires préluderaient à la révolution totale, les *Blagoevcy* considéraient comme

1. G. V. Plehanov, « O social'noj demokratii v Rossii » (De la démocratie sociale en Russie) (1893), in A. Tun, *Istorija revoljucionnyh dviženij v Rossii* (*Histoire des mouvements révolutionnaires en Russie*), Genève, 1903, p. 279.

2. « Programma rabočih členov partii ' Narodnoj Voli ' » (Le programme des ouvriers membres du parti ' Narodnaja Volja ') (1880), in *Literatura social'no-revoljucionnoj partii « Narodnoj Voli »* (*La littérature du parti social-révolutionnaire « Narodnaja Volja »*), Paris, 1905, pp. 884-885.

3. « Proekt programmy... », *art. cit.*, p. 46.

une chose possible la libéralisation, au dernier moment, du régime tsariste lui-même.

Mais, là encore, les publications du Groupe révèlent une différence frappante d'interprétation. Très évidemment, Plehanov estimait qu'il était du devoir du Parti d'organiser et de déclencher la révolution. Le programme de 1885 établissait que

« la lutte contre l'absolutisme était obligatoire même pour les cercles d'ouvriers qui constituaient l'embryon du futur parti russe des travailleurs. Renverser l'absolutisme devait être leur première tâche politique [...] Étroitement unies entre elles, ces organisations ne devaient pas se contenter d'accrochages occasionnels avec le régime, mais, le moment venu, passer rapidement à un assaut général et décisif contre lui. Et elles n'hésiteraient pas à recourir même à ce qu'on appelle des actes de terrorisme, si ceux-ci paraissaient nécessaires dans l'intérêt de la lutte »¹.

La section des travailleurs de *Narodnaja Volga* avait développé la même interprétation dans son programme de 1880, qui déclarait : « Seul le parti social révolutionnaire dans son entier peut se jeter sur ses ennemis avec l'espoir de les vaincre. »²

L'image d'une révolution qui devait être une action bien préparée et organisée au sommet apparaissait ailleurs dans les déclarations du Groupe. On la trouve, par exemple, liée au principe d'un rôle directeur tenu par l'intelligentsia, dans le fameux discours de Plehanov prononcé à Paris en 1889 au Congrès de l'Internationale. « Notre intelligentsia révolutionnaire — disait-il à cette occasion — doit adopter les points de vue du socialisme scientifique d'aujourd'hui, les répandre parmi les ouvriers, et, avec l'aide des ouvriers, doit prendre d'assaut le bastion de l'autocratie. »³ Assurément cette métaphore militaire, qui fait de l'intelligentsia un corps d'officiers, des ouvriers les soldats et de la révolution une bataille bien préparée, doit être tenue pour aussi essentielle à la pensée de Plehanov dans les années 1880 que cette autre déclaration, beaucoup plus connue, qui lui fait suite dans le discours de Paris : « Le mouvement révolutionnaire en Russie ne peut triompher que comme mouvement révolutionnaire des ouvriers. » Plehanov avait évidemment foi dans le prolétariat en tant que tel, mais en tout cas pas une foi illimitée. Le Parti était à son marxisme ce que le clergé est au catholicisme, un intermédiaire entre l'Histoire et la classe élue.

Que le Parti clandestin puisse préparer et diriger la révolution n'était pas une idée propre à Plehanov ; elle apparaît aussi, parfois,

1. « Vtoroj proekt... », *art. cit.*, p. 402.

2. In *Literatura...*, *op. cit.*, p. 885.

3. « Meždunarodnyj rabočij socialističeskij kongress v Pariže, 14-15 ijulja 1889 » (Le Congrès ouvrier socialiste international à Paris, 14-15 juillet 1889), *Social-Demokrat*, I, 1890, p. 29.

chez Aksel'rod. Ainsi, en 1884, Aksel'rod parlait de la « puissance que pouvait représenter dans une période de bouleversement social spontané un groupe de trois ou quatre cents personnes pourvues d'une formation sociale et politique avancée »¹. De même, dans un article de 1889, il insistait sur la grande portée stratégique du fait que les ouvriers de l'industrie sont concentrés dans les villes les plus importantes : « C'est dans la capitale, où vivent le tsar et ses ministres, et dans les villes, où se trouvent les principales instances gouvernementales, que peut être infligée au pouvoir tsariste une défaite définitive [...] C'est là que peuvent être rassemblées les forces qui mèneront l'assaut contre lui. »² En 1892, comparant les conditions d'une révolution en Allemagne et en Russie, il faisait ressortir que le régime des Hohenzollern s'appuyait fermement sur la base large que constituait une classe moyenne active, tandis que le tsarisme reposait « essentiellement sur l'inertie, le manque d'organisation et l'arriération de la population. Donc — concluait-il — si la Russie possédait une organisation bien structurée de révolutionnaires énergiques (telle que *Narodnaja Volja* ou *Zemlja i Volja*), qui puisse gagner la confiance ne fût-ce que de quelques milliers d'ouvriers pétersbourgeois, cela lui donnerait, dans un conflit armé avec le gouvernement, de plus grandes chances de victoire qu'aux sociaux-démocrates d'Allemagne »³. Évoquant les années 1880 après 1905, donc avec un recul très favorable, Plehanov rappelait que dans ses discussions avec les *narodovol'cy* il aimait à résumer ainsi la situation du marxisme : « Donnez-nous 500 000 ouvriers qui aient une conscience politique et il ne restera plus rien de l'absolutisme. »⁴ Les publications de l'époque suggèrent néanmoins que le Groupe se serait contenté d'un nombre infiniment plus modeste que ce demi-million.

L'impuissance des socialistes à déclencher une révolution, même au moment de la grande famine, eut sur le Groupe un effet modérateur. Après 1892, du moins, on ne parlait plus d'une révolution qui serait organisée et dirigée d'en haut. Et plus tard, Plehanov pouvait écrire avec dédain : « Se demander sérieusement, comme fait Lénine, en quel mois nous devons entreprendre le soulèvement armé, c'est,

1. « Pis'mo k tovariščam » (Lettre aux camarades) (1884), dans N. Sergevskij, « Gruppy ' Osvoboždenie truda ' i marksistskie kružki » (Le groupe ' Libération du travail ' et les cercles marxistes), in *Istoriko-revolucionnyj sbornik, op. cit.*, p. 181. Pour identifier P. B. Aksel'rod comme l'auteur, cf. L. G. Deich, « V mesto bibliografii » (À la place d'une bibliographie), *Gruppy Osvoboždenie truda (Le groupe Libération du travail)*, Moscou, III, 1925, pp. 354-355.

2. P. B. Aksel'rod, *Zadači rabočeji inelligencii v Rossii (Les objectifs de l'intelligentsia ouvrière en Russie)*, Genève, 1893, p. 11 (1^{re} éd. 1889).

3. P. B. Aksel'rod, « Političeskaja rol' S.-D. i poslednie vybory v germanskoj rejhstage » (Le rôle politique des sociaux-démocrates et les dernières élections au Reichstag allemand), *Social-Demokrat*, IV, 2, 1892, p. 26, note.

4. « Polemičeskaja... », *art. cit.*, p. 236.

en matière de tactique bien sûr, être plus proche de M. Tihomirov ou de Tkačev que du Groupe pour la libération du travail. »¹ Si tout s'était bien passé, les premières analyses théoriques du Groupe seraient sans doute tombées progressivement dans l'oubli pour n'être déterrées que par les historiens post-révolutionnaires ; mais ce ne devait pas être le cas. En 1897, Aksel'rod réédita le programme de 1885, sous-entendant par là qu'il constituait toujours la plate-forme du Groupe, et qu'on devait par conséquent le considérer comme le credo officiel du mouvement marxiste russe dans son ensemble. L'autorité idéologique du Groupe n'avait-elle pas, en fin de compte, été formellement reconnue par l'Union des sociaux-démocrates russes en exil, dès sa formation en 1895 ? Ainsi la nouvelle génération de sociaux-démocrates se trouvait confrontée aux plus anciennes théories du Groupe, et le conflit qui en résulta — Prokopovič répudiant sans ménagement le programme de 1885 — fut la cause immédiate du schisme « économiste ». Dix ans plus tard, les premières publications du Groupe furent à nouveau au centre d'une controverse publique, lorsque leur signification fut l'objet d'une discussion à trois entre Kamenev, Martynov et Plehanov.

Prokopovič en 1898 et Martynov en 1909 prétendirent tous deux qu'à proprement parler les idées soutenues par le Groupe dans les années 1880 sur l'organisation du Parti et sur la révolution à venir étaient étrangères au marxisme. Deux tendances les frappaient dans les premiers écrits du Groupe, et leur semblaient particulièrement anachroniques ; le Groupe, disaient-ils, avait exagéré à la fois l'importance de l'intelligentsia et la puissance d'un minuscule parti de conspirateurs dans le processus de renversement du régime tsariste. « Un programme convenant à des intellectuels en quête d'ouvriers — déclarait Prokopovič — ne convient pas à des ouvriers qui définissent et défendent leurs propres intérêts. »² Et quant à l'espoir du Groupe de renverser le tsarisme, il écrivait : « Il est toujours possible de 'tomber' sur l'autocratie sans tenir compte des forces et des moyens dont on dispose ; mais que donnerait un tel 'assaut' ? »³

Dix ans plus tard, mais toujours dans le même esprit, Martynov devait demander comment faisait Kamenev pour découvrir dans les premiers travaux du Groupe l'idée de « l'hégémonie du prolétariat » dans la révolution bourgeoise. Le Groupe, insistait-il, n'avait pas cru que les ouvriers fussent capables d'organiser efficacement un parti de masse ou de classe dans les conditions du régime tsariste, et que l'intelligentsia pût faire autre chose que former un réseau de cellules

1. G. V. Plehanov, « Komedija ošibok (otvet i sovet A. Martynovu) » (La comédie des erreurs — réponse et conseil à A. Martynov), *ibid.*, p. 54.

2. *Vademecum...*, *op. cit.*, p. 38.

3. *Ibid.*, p. 53.

ouvrières « pour enlever le bastion de l'autocratie ». En bref, le Groupe ne pouvait concevoir que le prolétariat assumât « un rôle véritablement indépendant avant la révolution »¹ ; et en ce sens, le discours prononcé par Plehanov en 1889 exprimait une idée de la révolution assez peu différente de celle de Blanqui².

Il est significatif que, sur ces deux thèmes de contestation, les *Blagoevcy* aient adopté une attitude beaucoup plus acceptable, aux yeux de ces critiques tardifs, que celle du Groupe. En s'interrogeant sur ce point, l'historien soviétique Sergevskij remarquait que dans les années 1880 le Groupe était en désaccord non seulement avec les *Blagoevcy*, mais aussi avec presque tous les sociaux-démocrates actifs de Russie³. Déjà en 1898 Aksel'rod l'avait pratiquement admis⁴. Voici sans doute l'explication : tandis que les marxistes de Russie prenaient naturellement modèle sur le parti démocrate-socialiste allemand, Plehanov était, lui, tout autant influencé par Željabov (le chef et martyr de *Narodnaja Volja*), par Guesde (le marxiste français le plus important, dont il admirait le tempérament révolutionnaire), enfin et surtout par le *Manifeste communiste*.

Quand on fit appel à lui pour défendre le Groupe, Plehanov développa un mode d'argumentation contre Prokopovič en 1900, et un autre contre Martynov en 1910. Il déclarait dans son *Vademecum* qu'il ne pouvait y avoir d'opposition d'intérêts entre le parti du socialisme scientifique et les besoins réels de la classe laborieuse. En effet, le Groupe a montré que l'intelligentsia ne pouvait renverser le régime tsariste qu'avec l'aide du prolétariat ; il mettait l'intelligentsia au point de départ de son action, « mais l'ouvrier n'a jamais été à nos yeux un simple instrument pour atteindre des buts qui lui soient étrangers [...] Notre programme a été écrit dans l'esprit de Marx. Un programme écrit dans l'esprit de cet homme ne peut être un programme d'exploiteurs politiques »⁵. Plehanov pense évidemment ici au passage du *Manifeste* où il est dit que les communistes « toujours et partout représentent les intérêts du mouvement dans son ensemble », qu'ils sont « la section la plus avancée et la plus résolue des partis de la classe ouvrière, celle qui pousse en avant toutes les autres [...] et qui a l'avantage de comprendre clairement la voie à suivre, les condi-

1. Souligné dans le texte.

2. A. Martynov (pseudonyme de A. S. Pikker), « Kto likvidiroval idejnoe nasledstvo ? » (Qui a liquidé l'héritage idéologique ?), *Golos social-demokrata*, 18, 1909, p. 9.

3. E. g., N. L. Sergevskij, *Partija russkikh social-demokratov i gruppa Blagoeva* (Le parti des sociaux-démocrates russes et le groupe de Blagoev), Moscou, 1929, pp. 113-115.

4. P. B. Aksel'rod, *K voprosu...*, *op. cit.*, pp. 11-12.

5. Souligné dans le texte. — Introduction de G. V. Plehanov au *Vademecum...*, *op. cit.*, p. xiii.

tions et les objectifs finaux des mouvements prolétariens »¹. Il était tout à fait dans la manière de Plehanov de penser qu'une habile référence à Marx réglerait le différend en sa faveur. Ayant ainsi répondu à l'accusation portée par Prokopovič de surestimer le rôle des élites, Plehanov s'en prit ensuite à ceux qui affirmaient que le Groupe avait préconisé « un assaut en armes contre le tsarisme ». Une vague citation tirée d'une œuvre obscure d'Aksel'rod, disait-il, ne constituait pas une base valable de discussion.

En fait, comme nous l'avons noté plus haut, ce qui était en litige n'était pas une vague référence, mais un grand nombre de déclarations connues et publiées (le discours prononcé par Plehanov à Paris, un des programmes du Groupe) qui décrivaient la future révolution comme un assaut armé mené par le Parti contre la machine gouvernementale tsariste. Cette précision apportée par Martynov dans son article de 1909, obligea Plehanov à donner la réponse détaillée qu'il avait d'abord refusée à Prokopovič. Aucune des références aux déclarations apparemment blanquistes faites par le Groupe dans les années 1880, affirmait maintenant Plehanov, ne permet de se faire la moindre idée de ce que le Groupe pensait alors réellement. En fait, expliquait-il, « à ce moment-là nous ne comptions pas sur la révolution comme sur quelque chose d'imminent »². La révolution ne devait se produire qu'après « un processus plus ou moins long de développement économique en Russie »³. En d'autres termes, l'organisation clandestine dirigée par l'intelligentsia devait avoir le temps, avant la révolution bourgeoise, de se transformer en mouvement ouvrier, en parti des travailleurs, de dimension réduite, peut-être, mais néanmoins représentatif du prolétariat. L'historien n'aurait donc qu'à supprimer tous ces passages où il est question du rôle directeur de l'intelligentsia, d'assaut armé contre le régime, du renversement imminent du tsarisme. « Voici — concluait Plehanov — qui répond entièrement à la question : [...] ce que vous me reprochez ne sont pas mes idées personnelles, ce sont les conceptions révolutionnaires de cette époque révolue, que j'avais reprises à mon compte afin de gagner le lecteur à mon propre point de vue. »⁴

Cette justification était surprenante (Martynov et Rjazanov ne manquèrent pas de le souligner à plusieurs reprises). Plehanov, qui s'était rendu célèbre dans l'histoire du mouvement révolutionnaire pour sa défense passionnée de l'orthodoxie, proclamait maintenant que d'importants passages de ses œuvres marxistes comptant parmi

1. K. Marx and F. Engels, *Selected works*, Moscou, 1962, I, p. 46.

2. « Polemičeskaja... », *art. cit.*, p. 240.

3. *Ibid.*, pp. 233-234.

4. *Ibid.*, p. 247.

les plus connues n'exprimaient pas l'idéologie du Groupe, mais celle de ses adversaires populistes. Il est difficile de ne pas voir dans cette réponse une simple manœuvre politique destinée à mettre un point final à toute discussion. Quant au sujet même de la contestation — le Groupe considérait-il comme possible une révolution imminente ? —, on peut seulement dire que les écrits du Groupe reflétaient souvent sa vraie pensée et qu'il paraît plus logique de croire ce qui se disait au moment même plutôt que les déclarations de Plehanov se désavouant vingt ou trente ans plus tard. Dans un article de décembre 1881 — alors qu'il était déjà très avancé dans sa conversion au marxisme — Aksel'rod notait : « Il est évident que maintenant nous sommes à la veille d'une importante révolution. »¹ Trois ans plus tard, il répétait ce propos presque mot pour mot². Et dans un article de 1885, écrit pour le cercle Blagoev, Plehanov professait la même idée en des termes assez peu voilés : « Nous sommes à la veille d'événements importants, et la classe ouvrière russe doit se manifester dans ces événements comme un participant actif et non pas comme une lamentable masse d'esclaves. »³ La preuve la plus flagrante est le mal que se donnèrent Plehanov et Aksel'rod, en 1891 et 1892, pour tenter de gagner l'appui des socialistes au mouvement libéral pour la réforme constitutionnelle qui commençait à peine à faire parler de lui. Ils espéraient évidemment que le temps de la révolution était venu, et qu'un coup porté à la fois par les libéraux et par les socialistes culbuterait le régime tsariste. Comment expliquer autrement l'appel vibrant de Plehanov (qui indisposa ses jeunes partisans socialistes) « à tous les Russes honorables qui n'appartiennent ni au monde des spéculateurs, ni à celui des kulaks, ni à celui des bureaucrates » ?⁴ En somme Rjazanov avait d'excellentes raisons de juger, en 1903, que « les premiers sociaux-démocrates se distinguaient par une naïveté tout aussi grande que celle des révolutionnaires des années 70. Ils ne croyaient pas à la révolution comme à quelque chose de lointain, et, tout comme les *narodovol'cy*, ils étaient pressés de créer la force en laquelle ils pourraient mettre tous leurs espoirs »⁵.

C'est en partie parce qu'il admettait la possibilité d'une révolution imminente, que le Groupe eut la tentation, dans sa conception de

1. « Otvét P. B. Aksel'roda na pis'mo I. P. Prisetskogo » (Réponse de P. B. Aksel'rod à la lettre d'I. P. Prisetskij) (déc. 1881), in *Istoriko-revolucionnyj sbornik, op. cit.*, p. 84.

2. I.e. « Nous vivons à la veille d'une véritable révolution politique en Russie », « Pis'mo k tovariščam », *ibid.*, p. 176.

3. G. V. Plehanov, « Sovremennye zadači russkikh rabočih » (Objectifs contemporains des ouvriers russes) (1885), in *Sočinenija*, II, p. 372.

4. G. V. Plehanov, *Vserossijskoe razzorenje (La ruine de la Russie)*, Saint-Pétersbourg, 1906, p. 61 (1^{re} éd. 1892).

5. N. Rjazanov, *Materialy...*, *op. cit.*, p. 237.

l'organisation, de faire la part belle aux « élites » : direction assumée par l'intelligentsia, parti fermé et monolithique dans son idéologie, révolution au moins en partie organisée à l'avance. Dans les années 1880 il n'existait encore aucun mouvement autonome des travailleurs et il était normal de considérer *Zemlja i Volja* et *Narodnaja Volja* comme les modèles les plus valables d'une organisation clandestine préparant la révolution. Des perspectives plus larges ne s'ouvrirent qu'avec l'apparition d'un mouvement « syndical » encore embryonnaire, vers le milieu des années 1890, et finalement Aksel'rod ainsi que Vera Zasulič en vinrent à décider qu'aux réalités nouvelles devaient correspondre des formes d'organisation également nouvelles : moins centralisées, plus ouvertes. Plehanov, lui aussi, devint de plus en plus hostile à toute idée de révolution organisée d'en haut ; il restait cependant attaché à celle d'un parti fortement soudé, très sélectionné, se rangeant ainsi à l'avis formulé par Lénine au II^e Congrès du Parti et plus tard encore pendant la crise dite du « liquidationnisme », de 1909 à 1911.

Croire que l'autocratie courait à sa chute encourageait le Groupe à jouer non seulement avec les idées volontaristes sur l'organisation, mais aussi avec les espoirs maximalistes sur la révolution (par « maximalisme » nous entendons cette idée que, malgré le faible niveau de l'industrialisation en Russie, la révolution socialiste pouvait suivre de près la révolution anti-tsariste constitutionnelle et bourgeoise, ou même se confondre avec elle). Évidemment, si l'on considérait le renversement du tsarisme comme éloigné, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de la nature ou de l'heure de la révolution socialiste qui s'en suivrait. Comme le disait Vera Zasulič dans sa célèbre lettre de février 1881 à Marx, si la Russie devait suivre exactement la même voie que l'Occident,

« le socialiste n'aurait plus qu'à s'occuper à des estimations plus ou moins hypothétiques sur le nombre de dizaines d'années qu'il faudrait pour que la terre du paysan russe passe aux mains de la bourgeoisie et sur le nombre de siècles qu'il faudrait peut-être au capitalisme pour atteindre en Russie le même niveau qu'en Europe occidentale »¹.

Inversement, si les socialistes russes pouvaient considérer la commune rurale actuellement existante (*obščina*) comme la pierre angulaire, déjà toute prête, de la future société communiste, alors ils ne seraient pas condamnés à l'inaction en attendant que les lois de l'économie fassent leur œuvre ; ils pourraient se lancer contre le régime tsariste, persuadés qu'une victoire était possible et que la société socialiste était immédiatement réalisable.

En 1881, Vera Zasulič était encore populiste. Mais, contrairement

1. *Arhiv K. Marksa i F. Engel'sa* (*Les archives de K. Marx et F. Engels*), éd. D. Rjazanov, Moscou, 1924, I, p. 269.

à ce que l'on pense souvent, leur ralliement au marxisme en 1882-1883 ne rendit pas ce dilemme moins aigu pour Zasulič, Aksel'rod et Plehanov. Si le tsarisme devait être renversé dans un proche avenir, les sociaux-démocrates auraient eux aussi à décider s'ils exploiteraient ou non la faiblesse de la bourgeoisie russe et s'ils pousseraient à une révolution socialiste, ou du moins sociale. En fait, Plehanov et Vera Zasulič expliquèrent tous deux suffisamment clairement dans leurs œuvres de 1883 à 1885 qu'ils s'attendaient à ce que la révolution socialiste suive de près l'établissement du régime bourgeois. Ainsi, dans *Socialisme et lutte politique*, Plehanov reconnaissait que les deux révolutions ne pouvaient réellement coïncider, mais il ajoutait : « Il dépend de nous de [les] rendre très proches l'une de l'autre. »¹ Vera Zasulič écrivait de son côté en 1884 : « L'avenir immédiat de la Russie appartient au développement du capitalisme, mais l'avenir immédiat seulement. »² Et dans « Nos divergences », Plehanov développait à nouveau ce thème :

« Notre intelligentsia [populiste] prétend qu'il est possible de se passer totalement d'une étape de développement social [...] C'est qu'elle ne prend pas en considération le fait que la durée de cette étape peut être écourtée³ [...] Notre capitalisme se fanera avant d'avoir complètement fleuri. »⁴

Plehanov et Zasulič avançaient en faveur de ces prévisions maximalistes ou quasi maximalistes un grand nombre d'arguments. D'un point de vue théorique, l'idée d'un rapide passage d'une économie arriérée ou féodale à une société organisée selon des principes socialistes venait pour une bonne part de Marx lui-même. Dans les années 1877-1882, il avait en effet donné à cette analyse, appliquée à la Russie, l'autorité de son approbation. Aussi, dans « Le socialisme et la lutte politique », Plehanov pouvait-il citer et tourner à son avantage l'opinion exprimée par Marx et Engels en 1882 selon laquelle, « si la révolution russe devait donner le signal à une révolution ouvrière en Occident, de telle sorte que les deux révolutions soient complémentaires l'une de l'autre, alors le mode actuel de propriété paysanne en Russie pourrait servir de point de départ à un développement du communisme »⁵. Est-ce qu'il pouvait « venir à l'idée d'un populiste », demandait Plehanov, de nier la justesse de cette analyse ? Et il concluait

1. G. V. Plehanov, *Sočinenija*, II, p. 86.

2. Introduction de V. Zasulič à F. Engels, *Razvitie naučnogo socializma (L'évolution du socialisme scientifique)*, Genève, 1884, p. v.

3. Termes en italiques, soulignés dans le texte.

4. « Naši raznoglasija » (1884), in *Sočinenija G. V. Plehanova (Les œuvres de G. V. Plehanov)*, Genève, 1905, p. 511.

5. Introduction de Marx et d'Engels à l'édition russe (1882) du *Manifeste communiste* cité par G. V. Plehanov dans « Socializm i političeskaja bor'ba » (Le socialisme et la lutte politique), in *Sočinenija*, II, p. 47.

que « le stupide préjugé qui le faisait accuser [Marx] d'occidentalisme exclusif manquait, on le voyait bien, de tout fondement »¹.

Mais la lecture que fit Plehanov du *Manifeste communiste* fut encore plus importante que les brefs commentaires de Marx sur les perspectives du socialisme en Russie. Comme l'a souligné Samuel Baron², il semble assuré que Plehanov fut fortement influencé par le *Manifeste communiste* pour la simple raison qu'on pouvait considérer la Russie des années 1880 comme ayant atteint le même degré de développement économique et politique que l'Allemagne des années 1840. Dans les deux cas, la propriété « féodale » et la monarchie absolue constituaient l'ennemi commun de la bourgeoisie et du prolétariat naissant. « Donc — expliquait Plehanov — nous devons suivre l'exemple magnifique des communistes allemands qui, selon les propres termes du *Manifeste*, ' se joignirent à la bourgeoisie pour autant que celle-ci était révolutionnaire ' », mais ne cessèrent jamais de développer la conscience de classe du prolétariat. « De cette façon — soulignait-il — les communistes espéraient [comme il est dit dans le *Manifeste*] que ' la révolution bourgeoise allemande ne serait que le prélude précédant immédiatement la révolution ouvrière ' »³.

Le *Manifeste* ne donnait pas seulement l'estampille de l'orthodoxie idéologique aux tendances les plus messianiques du Groupe, il suggérait aussi comment il pouvait concilier son maximalisme avec le principe du déterminisme économique. Dans le *Manifeste*, nous lisons que « les communistes tournent surtout leur attention vers l'Allemagne » parce que « ce pays est à la veille d'une révolution bourgeoise qui sera menée nécessairement dans un état plus avancé de la civilisation européenne et avec un prolétariat plus développé » que ce n'était le cas au temps des révolutions bourgeoises anglaise et française des XVII^e et XVIII^e siècles⁴. Ce double aspect de l'analyse (importance donnée à la fois aux facteurs internationaux et aux facteurs nationaux) se retrouve chez Plehanov et chez Vera Zasulič. Ils mettaient l'accent sur le fait décisif qu'en Russie, au moment de la révolution anti-tsariste, le prolétariat serait relativement fort et la bourgeoisie politiquement inefficace. Le prolétariat serait donc capable de se saisir des rênes, ce dont il avait été empêché lors de la Révolution française, par exemple, mais comme Marx l'avait prévu dans son analyse de la situation allemande des années 1840. « Le développement du capitalisme en Allemagne — écrivait Plehanov en 1884 — avait trouvé la classe ouvrière à un plus haut niveau de développement que cela n'avait été le cas en Angleterre ou en France ; aussi la résis-

1. *Ibid.*, p. 47.

2. S. H. Baron, *op. cit.*, pp. 75-76, 112.

3. G. V. Plehanov, « Socializm... », *art. cit.*, p. 86.

4. K. Marx and F. Engels, *Selected works, op. cit.*, I, p. 65.

tance à l'exploitation capitaliste y fut-elle plus vive et plus décisive. Les communistes allemands n'imaginèrent même pas qu'ils pourraient se mettre au service du capitalisme. »¹ Ou bien, comme il écrit dans « Le socialisme et la lutte politique » : « S'il est vrai que la bourgeoisie allemande ' est arrivée trop tard ', la bourgeoisie russe est arrivée encore plus tard et son règne ne saurait durer longtemps. »²

Ce thème fut repris par Vera Zasulič pour qui, la Russie bénéficiant des dernières techniques développées en Occident, le capitalisme y progresserait incomparablement plus vite et son existence serait donc beaucoup plus courte. « Ces emprunts, cette influence sans cesse croissante de l'Europe occidentale sur l'orientation de notre développement [...] fait qu'il n'est pas possible que nous passions par les étapes successives de développement qui furent celles de l'Angleterre ou de la France. »³ Reconnaître que « les facteurs économiques sont la base de l'histoire » ne veut pas dire ignorer les différences fondamentales qui existent entre les pays, car, en vérité, les facteurs qui influencent le caractère du développement d'un pays sont « variés à l'infini »⁴.

Vera Zasulič et Plehanov mettaient aussi en avant un autre facteur qui, selon le *Manifeste communiste*, pouvait ouvrir la porte à une révolution socialiste dans un pays semi-féodal : les « conditions avancées de civilisation européenne. »⁵ En effet, l'Europe des années 1880 était encore plus mûre pour une révolution prolétarienne internationale (c'est-à-dire beaucoup plus développée industriellement) que celle des années 1840. En Europe occidentale, écrivait Zasulič, « les jours du capitalisme sont déjà comptés. La révolution socialiste en Occident mettra aussi un terme au capitalisme d'Europe orientale »⁶. Et l'année précédente, en 1883, Plehanov avait déjà avancé la même idée : « L'influence des relations internationales sur l'évolution de la société dans tous les pays civilisés nous donne le droit d'espérer que la libération sociale de la classe ouvrière russe suivra de près la chute de l'absolutisme. »⁷

Après avoir tant insisté sur l'accord existant entre le Groupe et *Narodnaja Volja* pendant les années 1883-1885, il est bien naturel de se demander ce qui malgré tout les divisait. Le programme du Groupe en 1884 réduisait le désaccord à deux points seulement : « la prétendue prise du pouvoir par le parti révolutionnaire » et « l'action

1. « Naši raznoglasija », *art. cit.*, p. 512.

2. G. V. Plehanov, *Sočinenija*, II, p. 86.

3. *Razvitie...*, *op. cit.*, p. iv.

4. *Ibid.*, p. iii.

5. K. Marx and F. Engels, *Selected works*, *op. cit.*, I, p. 65.

6. *Razvitie...*, *op. cit.*, p. v.

7. « Socializm... », *art. cit.*, p. 86.

directe des socialistes au sein de la classe ouvrière »¹. Que le Groupe ait été conduit par son marxisme à mettre davantage l'accent sur l'action au sein du prolétariat industriel n'est que normal, bien que l'on ne doive pas oublier qu'à leurs débuts, en 1880-1881, les *narodovol'cy* avaient fait un effort considérable pour gagner le soutien de la classe ouvrière. Sur ce point le désaccord était en vérité assez mince.

L'opposition du Groupe à la « prétendue prise du pouvoir » demande peut-être davantage d'explications. Comme nous l'avons vu, le Groupe soutint fréquemment l'idée que la révolution socialiste suivrait de près la révolution bourgeoise. Cependant Plehanov resta inébranlable dans son refus de toute analyse faisant coïncider et confondant les deux révolutions. Elles devaient rester distinctes, l'une — selon les termes du *Manifeste communiste* — étant le prologue de l'autre. Sans doute Plehanov s'inspirait-il sur ce point de deux considérations. La première, qu'il y aurait besoin d'une période de liberté, même courte, pour transformer une organisation clandestine squelettique en un véritable parti prolétarien capable d'établir une dictature de classe. Deuxièmement, si les révolutionnaires voulaient tant une alliance avec les libéraux contre l'autocratie, ils devaient établir une nette distinction entre leur programme minimum, une république démocratique (acceptable pour les libéraux), et leur programme maximum (inspirant une profonde horreur à ces mêmes libéraux), la dictature du prolétariat et la révolution socialiste. Dans ces conditions Plehanov pouvait se permettre d'accabler de sarcasmes Tihomirov, le principal porte-parole de *Narodnaja Volja* dans les années 1883-1885, qui était un partisan spécialement convaincu de la prise du pouvoir par les révolutionnaires dès la première étape de la révolution anti-tsariste et de la reconstruction immédiate par eux de la vie sociale et économique de la Russie. « La dictature d'une classe — écrivait Plehanov en 1883 — est aussi différente de la dictature d'un groupe de *raznočincy* révolutionnaires que le ciel est différent de la terre. »²

Il semble donc que nous ayons ici une différence vraiment bien nette entre Plehanov et *Narodnaja Volja* : pourtant, une fois encore, deux réserves doivent être formulées. Les attaques de Plehanov contre Tihomirov ne s'adressent pas, il s'en faut, à tous les chefs de *Narodnaja Volja*. Željabov avait expressément défendu l'idée que les révolutionnaires devaient établir une distinction entre leur objectif immédiat (la liberté politique) et leur but final (le socialisme). En somme, dans cette querelle Plehanov s'opposait plus à une aile de *Narodnaja Volja* qu'au Parti en tant que tel. De plus, à l'idée que

1. « Programma... », *art. cit.*, pp. 361-362.

2. G. V. Plehanov, « Socializm... », *art. cit.*, p. 77.

seul le prolétariat, comme classe pleinement consciente et bien organisée, pouvait tenter d'instaurer le socialisme, nous avons vu que Plehanov en ajoutait une autre, apparemment contradictoire : avec un peu de chance, la transition par un régime bourgeois serait extrêmement courte. Pourtant, comme le faisait remarquer Tihomirov, si « on peut à peine trouver dans la Russie d'aujourd'hui un ouvrier qui soit prêt pour la dictature du prolétariat »¹, comment une classe entière prête à cette tâche pourrait-elle surgir du jour au lendemain ?

La réponse de Plehanov à Tihomirov nous donne la clé de son mode de réflexion lorsqu'il fait des prédictions politiques. « M. Tihomirov — écrit-il en 1884 — ne comprend pas qu'un ouvrier au départ inapte à la dictature de classe peut chaque année, chaque jour, y devenir de plus en plus apte. »² Cette déclaration annonce la boutade prononcée contre Martynov en 1910, lorsqu'il déclara que le Groupe avait prévu que la révolution résulterait « d'un processus de développement économique plus ou moins long. »³ Ce processus, ajoutait-il, était plus que zéro et moins que l'infini. Dans les deux cas, Plehanov présentait une argumentation qui était aussi rigoureuse du point de vue logique que du point de vue doctrinal, mais qui n'avait guère de sens politiquement. Entre zéro et l'infini il y a, en somme, toute la gamme des choix politiques. Plehanov préférait laisser ouvertes toutes les options. Il n'est donc guère surprenant que, dès le début, l'attitude de Plehanov envers les révolutions futures ait été si souvent interprétée de façons si totalement différentes.

Toutefois en dépit de ce que nous avons dit jusqu'à maintenant, il y eut sans doute entre le Groupe et les populistes un point de désaccord fondamental. Ils avaient de ce qu'était en fait le socialisme des conceptions opposées. Quand Tihomirov disait que la première tâche du régime révolutionnaire serait « d'entreprendre l'organisation socialiste de la Russie », il pensait d'abord, semble-t-il, à la distribution des terres aux communes paysannes. Dans la pensée populiste, qui suivait en cela la tradition de Proudhon, c'était déjà, sous une forme rudimentaire, le socialisme. Pour Plehanov inversement, le socialisme ne signifiait pas seulement égalité et nationalisation, mais aussi administration par la communauté — c'est-à-dire par l'État — des moyens de production et de distribution. « La question de l'*expropriation* — écrivait Plehanov — conduit à celle de l'*exploitation*⁴ des propriétés confisquées. »⁵ Se contenter de remettre les terres individuellement à de petits paysans, même s'ils sont organisés en communes,

1. L. Tihomirov, « Čego nam ždat' ot revoljucii ? » (Que devons-nous attendre de la révolution ?), *Vestnik narodnoj volji*, 2, 1884, p. 237.

2. « Naši raznoglasija », *art. cit.*, p. 428.

3. G. V. Plehanov, « Polemičeskaja... », *art. cit.*, pp. 233-234.

4. Les termes en italiques sont soulignés dans le texte.

5. « Naši raznoglasija », *art. cit.*, p. 475.

n'était d'aucune façon une mesure socialiste. Que la commune devienne responsable du partage et de la répartition de toute la terre située dans son domaine géographique, ne diminuait en rien le caractère capitaliste de l'économie villageoise ; chaque paysan serait toujours responsable de sa propre part et s'en approprierait les bénéfices. « Il est regrettable — expliquait Plehanov (se faisant l'écho de l'attaque de Marx contre Proudhon) — que le socialisme russe, tel que le présente M. Tihomirov, soit plus proche du socialisme de la petite bourgeoisie que de celui des ouvriers. »¹

Étant donné cette insistance sur une définition purement marxiste du socialisme, les déclarations du Groupe sur l'imminence de la révolution socialiste étaient pour le moins surprenantes. Comme le disait Plehanov : « La majorité de notre paysannerie votera-t-elle pour le communisme ? Même M. Tihomirov ne s'y attend pas. Au niveau qui est le sien aujourd'hui et dans le proche avenir, le peuple ne pourrait ni ne voudrait savoir comment construire une société communiste. »² Pourtant, un peu partout dans les publications du Groupe dans les années 1883-1885, nous trouvons réaffirmée l'idée que si la révolution politique n'est pas trop longtemps retardée, la commune paysanne pourrait être sauvée de la décomposition et serait alors « de la plus grande utilité à la Russie », comme l'écrivait Zasulič, pour la construction du socialisme³. Vera Zasulič, quant à elle, estimait que le mode particulier de propriété des terres, de tradition en Russie, permettrait au régime socialiste de contraindre le paysan récalcitrant à accepter une production collective et une distribution égalitaire.

« Grâce à une propagande préparatoire de grande ampleur — concluait-elle — le gouvernement pourrait gagner la sympathie et l'adhésion de la masse paysanne, s'en remettre, pour ce qui est des questions pratiques, à ce qui serait conservé des institutions communales, et ainsi adopter immédiatement les mesures de la plus grande portée et du caractère le plus décisif. »⁴

Mais Plehanov (et là il devançait Lénine de vingt ans) mettait peu d'espoir, à ce stade, dans la seule persuasion.

« Quand viendra le temps de la victoire finale du parti des travailleurs sur les classes dirigeantes — écrivait-il — alors ce sera lui et lui seul qui prendra l'initiative d'organiser de façon socialiste la production nationale. Sous son influence — et, à l'occasion, sous sa pression — les communes villageoises encore conservées s'élèveront à une forme plus réelle de communisme. Mais, objecteront les populistes (*samobytniki*), les petits propriétaires opposeront une vigoureuse

1. *Ibid.*, pp. 482-483.

2. *Ibid.*, p. 475.

3. *Razvitie...*, *op. cit.*, p. v.

4. *Ibid.*, p. vii.

résistance au parti des travailleurs. C'est en effet très probable, mais il se trouvera des gens pour combattre cette résistance. L'apparition de la classe des petits propriétaires sera compensée par la croissance en nombre et en puissance de notre prolétariat révolutionnaire qui, évidemment, donnera vie et mouvement à notre encombrante machine d'État. Une opposition n'a rien de redoutable quand il existe une force historique capable de la vaincre. »¹

Dans ce passage nous relevons les signes d'un volontarisme et d'un maximalisme qui dépassent en fait ceux de *Narodnaja Volja*, puisque cette organisation était en somme d'orientation paysanne et, en dernier ressort, voulait adapter ses rêves à ceux des paysans, c'est-à-dire à ceux de la grande majorité de la population.

Les années 1883-1885 marquent l'apogée de la tendance maximaliste dans la pensée de Plehanov et de Vera Zasulič. Même pendant cette période, le troisième membre du Groupe, Pavel Aksel'rod, ne partageait apparemment pas l'idée que la Russie puisse écourter de façon radicale la transition conduisant au socialisme. Fortement influencé par le développement du mouvement social-démocrate allemand, il formulait l'espoir qu'après le renversement (peut-être imminent) du tsarisme, la Russie connaîtrait une période, indéterminée quant à sa durée, de politique parlementaire et d'économie capitaliste, pendant laquelle les sociaux-démocrates russes pourraient construire sur le modèle allemand un parti travailliste puissant et représentatif.

À la fin des années 1880, cette position devint aussi celle de Vera Zasulič. Dans un article publié en 1890 elle expliquait pourquoi elle avait abandonné l'espoir que la Russie puisse éviter une longue période de développement capitaliste. Elle avait cru un moment, reconnaissait-elle, que « le mouvement révolutionnaire adopterait dans son combat contre l'autocratie le point de vue des communistes combattant en 1848 pour la liberté politique, non comme but ultime, mais comme première étape de la révolution sociale dont ils avaient fait leur objectif »². Mais en voyant que la jeunesse révolutionnaire n'était pas parvenue à se rallier au socialisme scientifique ni à fonder un mouvement clandestin puissant au sein du prolétariat, elle avait renoncé à ses rêves. Elle concluait maintenant que, même après la chute de l'autocratie, la révolution socialiste serait bien éloignée.

« La révolution [communiste] — écrivait-elle — ne peut réussir d'un seul coup, au premier soulèvement ; elle consiste en un processus plus ou moins long au cours duquel le prolétariat grandit, se forme, s'organise lui-même, prenant part à tous les combats [...] sans cesser pour autant d'être un parti

1. « Naši raznoglasija », *art. cit.*, pp. 524-525. Lénine avance, bien entendu, des vues semblables en 1902 au cours du débat entre les rédacteurs d'*Iskra* à propos du projet de programme du Parti.

2. V. Zasulič, « Revoljucionery iz buržuaznoj sredy » (Les révolutionnaires issus d'un milieu bourgeois), *Social-Demokrat*, I, p. 72.

d'opposition et non de gouvernement, car, pour les socialistes, une prise du pouvoir prématurée, à un moment où la majeure partie du prolétariat resterait inorganisée, ne signifierait pas une victoire, mais un retard pour le triomphe final. »¹

Dans ce passage, Vera Zasulič (qui en 1884 était encore attachée à une solution « maximaliste ») présentait l'essentiel de la démarche « minimaliste » qui allait caractériser la principale tendance du menchevisme.

Plehanov fut plus réticent pour abandonner d'un coup toutes ses idées maximalistes ; il y apporta de fréquentes modifications. Déjà dans « Nos divergences » il avait mis une sourdine à l'un des thèmes exposé un an auparavant dans « Le socialisme et la lutte politique » : l'idée que l'éclatement d'une révolution en Europe garantirait un caractère socialiste à la révolution russe. Cette idée avait été exploitée à fond par Tihomirov pour montrer que l'avènement du socialisme en Russie ne dépendait pas du développement du capitalisme. Si les socialistes pouvaient compter sur une aide de l'extérieur, pourquoi devraient-ils attendre que le prolétariat russe soit prêt pour une révolution et ensuite pour le pouvoir ? Évidemment mécontent de l'effet de « boomerang » qu'avait eu son raisonnement (qui était aussi celui de Marx), Plehanov se donna beaucoup de mal dans son second livre pour expliquer qu'une révolution socialiste en Europe n'aurait que peu d'effets sur la Russie tant qu'elle ne posséderait pas un parti prolétarien solidement organisé qui soit capable de se joindre au mouvement international. La révolution française de Février 1848, écrivait-il, « éveilla un écho positif dans presque tous les pays qui ressemblaient à la France par leurs structures sociales, mais la vague qu'elle souleva se brisa sur l'écueil de l'Europe paysanne. Prenez garde que la même chose ne se produise avec la future révolution du prolétariat »².

Cette remarque, en soi, n'impliquait pas un abandon de l'option « maximaliste », mais vers la fin des années 1880, Plehanov (comme Vera Zasulič) en arriva à la conclusion formelle que l'idée d'une voie menant directement au socialisme n'avait plus sa place dans la pensée marxiste russe. Sa manière de considérer la commune paysanne est révélatrice de cette nouvelle attitude. A ses débuts, le Groupe revenait sans cesse sur le fait que la commune pouvait être préservée par une intervention de l'État et pouvait servir de base au socialisme. Dix ans après, Plehanov expliquait qu'il n'y avait qu'une seule voie menant au socialisme : la désintégration de la commune, qui conduirait à la formation d'une bourgeoisie rurale d'une part, d'un large prolétariat

1. *Ibid.*, p. 68.

2. « Naši raznoglasija », *art. cit.*, p. 487.

(rural et urbain) d'autre part¹. Ce point de vue avait toujours existé à l'état implicite dans les écrits marxistes de Plehanov, mais ce dernier avait pris jusque-là grand soin de sauvegarder l'équivoque.

Même à ce moment, on aurait tort de croire que Plehanov, suivant l'exemple de Vera Zasulič, en était venu à partager avec Aksel'rod la croyance qu'un parlementarisme constitutionnel serait la forme normale de gouvernement dans la période bourgeoise de l'après-tsarisme. Contrairement à ses deux compagnons, il voulait encore se réserver le choix entre deux interprétations de la révolution à venir, l'une modérée et politique, l'autre radicale et sociale. Qu'une transition rapide puisse conduire au socialisme lui paraissait maintenant une vue utopique, mais cela n'excluait nullement la possibilité d'un genre de dictature radicale. Ainsi, dans sa première brochure sur la famine de 1892, Plehanov avait évoqué la possibilité de s'allier aux libéraux, avec l'objectif commun d'un parlement et d'une constitution. Mais dans sa seconde brochure, *Des tâches des socialistes dans la lutte contre la famine*, il évoquait l'idée des sociaux-démocrates prenant la tête d'un soulèvement de la paysannerie avide de terres. Il suggérait que les sociaux-démocrates ne se contenteraient pas de convoquer une assemblée nationale (*zems'kij sobor*), mais entreprendraient immédiatement, si c'était nécessaire, d'en expulser les membres les plus conservateurs, de « purger » l'assemblée « d'un nouveau revers de main révolutionnaire »². Les marxistes réclameraient aussitôt « l'expropriation totale des grands propriétaires et la transformation de la terre en propriété nationale »³. Au cours des années 1883-1885, le Groupe avait bien mentionné la possibilité d'une nationalisation des terres, mais il semble qu'à cette époque il ait essentiellement pensé à une transformation en fermes exploitées par l'État. Plehanov expliquait maintenant qu'il avait en tête une distribution des terres aux paysans, soit individuellement, soit par l'intermédiaire des communes. « Un puissant mouvement révolutionnaire va surgir — écrivait-il —, auquel nous ne pourrions nous abstenir de participer sans trahir les principes du socialisme. »⁴ Et il expliquait que la distribution des terres ne retarderait pas le développement du capitalisme en Russie, que la désintégration rapide des communes se poursuivrait irrévocablement, mais que les socialistes, assurés de la reconnaissance des paysans, s'établiraient ainsi dans une position politique imprenable.

En exposant cette alternative radicale au constitutionalisme,

1. G. V. Plehanov, « Kak dobyvat'sja konstitucii » (Comment obtenir une constitution) (1890), in *Sočinenija*, III, pp. 21-23.

2. G. V. Plehanov, *O zadačah socialistov v bor'be s golodom v Rossii* (*Des tâches des socialistes dans la lutte contre la famine en Russie*), Genève, 1892, pp. 76-77.

3. *Ibid.*, p. 77. Souligné dans le texte.

4. *Ibid.*, pp. 87-88.

Plehanov pensait d'abord et surtout à l'évolution inexorable de la Révolution française d'une monarchie constitutionnelle à une dictature jacobine. « Que signifierait — demandait-il — la convocation d'un *zemskij sobor* ? La même chose que la convocation des États Généraux à la fin du siècle dernier en France, la reconnaissance par le gouvernement de son impuissance, une concession arrachée à ce même gouvernement par la marche irréversible des événements historiques, le *prologue*¹ de la révolution. »² En plus de l'exemple de la Révolution française, il se peut qu'une autre influence ait joué. Du moins un historien soviétique³ a-t-il relevé des similitudes de ton entre la seconde brochure de Plehanov sur la famine et *L'Adresse* envoyée par Marx et Engels à la Ligue communiste en 1850 et publiée par Engels en 1885 seulement. Plehanov fut séduit, cela ne paraît pas douteux, par l'idée exprimée dans cette œuvre que

« avant tout, les ouvriers doivent contrecarrer [...] les tentatives bourgeoises pour apaiser l'orage, et doivent forcer les démocrates à mettre à exécution les propos terroristes qu'ils tiennent actuellement [...] Loin de s'opposer à ce qu'on appelle les excès, les cas de vengeances populaires contre des individus haïs ou contre des bâtiments publics [...] ne doivent pas seulement être tolérés : la direction de ces mouvements doit être prise en main »⁴.

On rappellera que le second programme du Groupe déclarait qu'à l'heure de la révolution les sociaux-démocrates « n'hésiteraient pas à recourir à des actions dites terroristes si cela paraissait nécessaire dans l'intérêt de la lutte »⁵. Et Plehanov revenait souvent sur cette idée, expliquant que la terreur de 1793 était de loin plus efficace et justifiée que celle de 1881 ; ou comme il disait parfois : « Contre le despotisme russe la dynamite n'est pas une mauvaise méthode, mais la guillotine en est une meilleure. »⁶ Et l'on rapporte qu'un jour il déclara : « Lorsque le pouvoir sera entre nos mains, notre premier devoir sera de dresser une guillotine sur la place de Kazan et d'en faire faire la connaissance à Nicolas II. »⁷

Il est évident que ces tendances « jacobines » de Plehanov se trouvaient en complet désaccord avec l'attitude que Vera Zasulič et Pavel Aksel'rod avaient adoptée et qu'ils avaient renforcée à la fin des années 1880. Dans une lettre de 1893 Plehanov disait précisément qu'il reconnaissait à Aksel'rod le droit de le « reprendre » sur son

1. Souligné dans le texte.

2. *Ibid.*, p. 86.

3. F. Bystryh, *art. cit.*, p. 82.

4. K. Marx and F. Engels, *Selected works, op. cit.*, I, p. 112.

5. « Vtoroj proekt... », *art. cit.*, pp. 402-403.

6. Cité dans V. Vaganjan, *op. cit.*, p. 377.

7. Extrait d'une conférence de Plehanov décrite à la fois dans les mémoires de G. Sandomirskij et de V. Posse, cité dans V. Vaganjan, *op. cit.*, pp. 384-385.

« penchant au jacobinisme » chaque fois que celui-ci lui semblerait dépasser les bornes¹. Ce penchant demeura cependant un élément constant de la pensée de Plehanov, au moins jusqu'à sa rupture avec Lénine à la fin de l'année 1903.

Conclusion.

Pour ce qui est de Plehanov et de Zasulič, ils ne croyaient donc pas que leur conversion au marxisme dût logiquement les conduire à une révision complète de leurs conceptions populistes des formes de l'organisation révolutionnaire, de la stratégie et de la tactique, ni même de l'interprétation populiste du passage au socialisme. Pour eux, le marxisme impliquait une nouvelle approche de la philosophie, en particulier de la philosophie de l'histoire, de l'économie et de la sociologie. Ils se trouvaient désormais fermement rattachés aux « occidentalistes », par opposition aux tendances « slavophiles » les plus extravagantes de beaucoup de populistes ; ils déniaient aux individus le pouvoir d'infléchir fondamentalement le cours de l'histoire ; ils donnaient une nette priorité au prolétariat sur la paysannerie comme à la classe qui assurerait la victoire de la révolution et qui construirait le socialisme ; surtout ils se félicitaient de la croissance du capitalisme tandis que les populistes l'avaient redoutée. De là, on pouvait logiquement déduire (ce que fit le Groupe) que pour les révolutionnaires la ville devait avoir priorité sur le village, et le travail de masse sur le terrorisme. Mais la première de ces idées avait pratiquement été soutenue par *Narodnaja Volja* et la seconde par *Černyj Peredel*. En fait, alors que le Plehanov populiste de 1879 avait provoqué une scission de *Zemlja i Volja* plutôt que d'accepter une politique fondée sur l'attentat, le Plehanov marxiste de 1884 déclarait précisément que son nouveau Groupe reconnaissait l'attentat pour une arme valable dans le combat contre le tsarisme.

En réalité, le type d'organisation adopté par le Groupe était celui de *Narodnaja Volja* et de *Zemlja i Volja* : formation très unifiée, très fermée, hautement centralisée, dirigée par l'intelligentsia ; on avait bon espoir que la révolution serait déclenchée et conduite par les révolutionnaires, et que le régime bourgeois de l'après-tsarisme serait renversé par les socialistes avant d'avoir eu le temps de se consolider. En d'autres termes, leur occidentalisme, la primauté accordée au prolétariat dans leur politique, leur certitude que le capitalisme était inévitable n'impliquaient nullement dans leur esprit que la Russie

1. *Perepiska G. V. Plehanova i P. B. Aksel'roda (La correspondance de G. V. Plehanov et P. B. Aksel'rod)*, éd. P. A. Berlin, V. Vojtinskij et B. I. Nikolaevskij, Moscou, 1925, I, p. 44.

devrait suivre la même voie que l'Allemagne, la France ou l'Angleterre, mais simplement qu'aucun pays n'échappait à l'œuvre des lois économiques universelles. Les révolutionnaires devaient comprendre comment ces lois générales réagissaient aux conditions spécifiques de la vie russe et, l'ayant compris, en tirer le moyen d'assurer dans un proche avenir une révolution socialiste. Bien sûr, il aurait été possible en toute logique de tirer des conclusions beaucoup plus « révisionnistes » de la doctrine marxiste, et ceux qui avaient pris modèle sur le parti social-démocrate allemand inclinaient à aller beaucoup plus loin que Vera Zasulič et Plehanov, en refusant le type d'organisation et les conceptions populistes ; ainsi le groupe de Blagoev, dans son programme de 1885, s'opposait ouvertement au terrorisme, se déclarait favorable à un mouvement décentralisé, défendait l'idée que la révolution serait presque totalement spontanée et que, dans la situation de la Russie, le passage au socialisme se ferait lentement. Et Aksel'rod, celui du trio qui était le plus proche du mouvement marxiste allemand, ne parlait jamais d'un passage rapide au socialisme en Russie. Mais dans le Plehanov et la Vera Zasulič des années 1883-1885, on peut raisonnablement reconnaître, comme l'a fait remarquer Sergevskij, non seulement les pionniers du marxisme russe, mais les héritiers du *narodovolec* Željabov. Comme lui, ils refusaient l'idée d'un socialisme qui serait un rêve éloigné plutôt qu'un programme d'action ; mais comme lui également, ils ne jugeaient pas raisonnable que les socialistes tentassent de s'emparer du pouvoir dès les premières étapes de la révolution à venir.

Il est vrai que le « maximalisme » de Vera Zasulič et de Plehanov fut éphémère, et que l'influence de la sociale-démocratie allemande sur les conceptions du mouvement marxiste russe alla grandissant. Mais il faut rappeler que c'est pendant ses années « maximalistes », 1883-1885, que Plehanov publia sur la situation révolutionnaire ses deux études marxistes qui eurent le plus grand retentissement, et ses deux projets pour un programme du Groupe. De plus, Plehanov lui-même resta constamment fidèle à deux principes de ces premières années : l'organisation du Parti, pensait-il, devait rester hautement centralisée et homogène du point de vue doctrinal, devait constituer une avant-garde appuyée sur le mouvement des travailleurs, mais non placée sous son contrôle ; second principe : même quand Plehanov en venait à considérer que la commune rurale était décidément vouée à la désintégration et que donc le socialisme était très éloigné, il ne se résignait pas à voir dans le parlementarisme bourgeois la seule issue, et il développait alors sa solution « jacobine » : une révolution sociale des paysans sous l'égide des socialistes et le renversement du constitutionnalisme.

En fin de compte, Plehanov n'eut pas l'occasion de développer

les aspects volontaristes, maximalistes et « jacobins » de sa pensée. Ses arguments étaient habituellement à double entente, et, pendant les deux révolutions (1905 et 1917), il n'eut à se servir que du tranchant anti-blanquiste de son épée. Mais il ne put oublier l'autre. Ainsi, Rjazanov écrivait en 1903 que les sociaux-démocrates devraient soumettre l'assemblée constituante qui suivrait l'abolition du tsarisme aux démonstrations de militants et aux violences de rue. Même si la révolution était limitée à la Russie, il n'y avait pas de raison pour que les socialistes se contentent d'un gouvernement constitutionnel. C'était là la solution jacobine de Plehanov.

« Notre devise, écrivait Rjazanov, est la révolution *en permanence*¹ non pas l'ordre à la place de la révolution, mais la révolution à la place de l'ordre². [Mais on était fondé à espérer davantage :] Si la révolution du prolétariat russe sert de signal au prolétariat européen, alors notre révolution sera seulement le prologue suivi immédiatement par la révolution socialiste. »³

S'appuyant explicitement sur les premiers travaux du Groupe, Rjazanov anticipait ainsi de plus de deux ans sur les idées de Trotski concernant la révolution permanente.

Jusqu'en 1914, Lénine se montra bien entendu plus circonspect et prit soin de ne pas aller au-delà de la solution « jacobine ». Le socialisme, écrivait-il en 1894, ne pouvait être l'objectif immédiat des sociaux-démocrates ; mais une révolution économique radicale était possible. « La nationalisation des terres », fondée sur « l'expropriation de toutes les propriétés nobiliaires », avait sa place dans le programme minimal de la sociale-démocratie⁴ ; l'objectif immédiat devait être la transformation économique la plus profonde possible, étant donné le stade de développement semi-féodal de la Russie. Cette analyse était peu faite pour gagner le soutien des libéraux dans la lutte contre le tsarisme, et en conséquence il fut progressivement abandonné par le Groupe pendant les années 1890. Mais dans sa brochure de 1894 Lénine fit bien voir qu'il était un héritier naturel des tendances « jacobines » — et finalement maximalistes — du Groupe.

Jérusalem, 1968.

J. FRANKEL.

(Traduit par Marie-Chantal Dagron.)

1. Souligné dans le texte.

2. N. Rjazanov, *Materialy...*, *op. cit.*, p. 288.

3. *Ibid.*, p. 295.

4. V. I. Lenin, « Čto takoe 'druz'ja naroda' » (Qu'est-ce que les « amis du peuple ») (1894), *Polnoe sobranie sočinenij* (*Œuvres complètes*), Moscou, 1960, I, p. 299.